Document généré le 20 avr. 2024 00:04

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Homo incognitus

Luc LaRochelle

Numéro 107, automne 2005

Écrire la ville

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14279ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

LaRochelle, L. (2005). *Homo incognitus*. *Moebius*, (107), 57–60.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

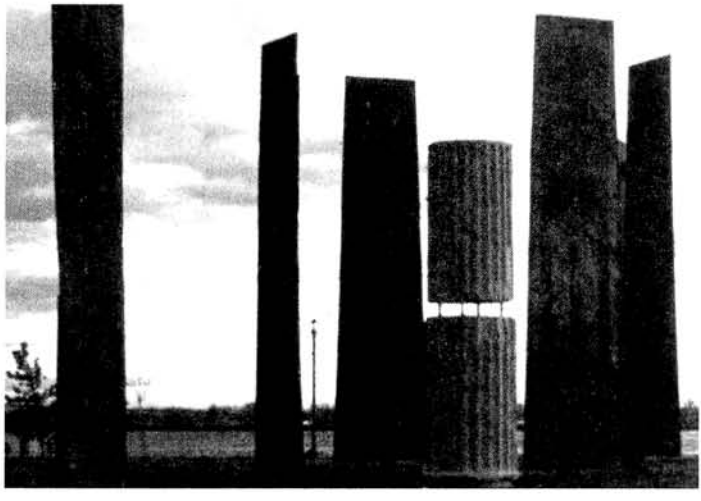
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Luc LaRochelle

Homo incognitus

Plus rien n'était pareil. Je dormais mal. Mon estomac était devenu fragile. Et je ne travaillais qu'occasionnellement. Je passais mes journées à regarder la télévision, à me promener sans but dans le quartier du port et à échafauder des plans de voyages que je ne ferais jamais. Peu à peu, les clients ont cessé de téléphoner. Mon comportement ne les encourageait pas à revenir. Mon apparence non plus : je ne me taillais que rarement la barbe et souvent mes habits ne convenaient pas à la saison. Je mangeais chaque soir au Café d'Europe, au coin de la rue Lafronde et du boulevard Du Centenaire. Je choisissais presque toujours le même plat : un jarret d'agneau avec des haricots noirs, arrosé d'une pinte de bière rousse. Jamais plus d'une pinte, car je n'avais pas les moyens d'en boire davantage. Je recevais de l'armée une pension dérisoire. Mais mon immeuble de la rue Saint-Cerny me rapportait assez pour que j'en vienne à fermer mon cabinet. Une fois cette décision prise, plus rien ne me retenait. Pour la première fois de ma vie, je me sentais complètement libre. Pas seulement libre de partir, de quitter la maison, la ville, le pays, mais libre aussi de recommencer ma vie. Si possible sous un autre nom, avec un autre métier. Me refaire des amis proches, des relations banales, des connaissances vagues. Me refaire pour les autres. Je veux dire, aux yeux des autres. Sans autre but que de ne plus me ressembler. C'est alors que tout commença : je me promenais dans la rue en me demandant qui je pourrais devenir. Dans la foule, à la sortie du métro ou en faisant des courses dans les magasins, je choisissais un type et je le suivais jusque chez lui. Si sa maison me paraissait assez confortable, si l'endroit me paraissait calme (j'ai horreur du bruit), alors

je m'attardais dans son quartier. Et quand je décidais que je pourrais y vivre, dans cette maison, parce qu'il y avait autour tout ce qu'il faut (surtout une bonne fruiterie, une poissonnerie abordable et un boulanger sympathique, peut-être un café ouvert tard la nuit), alors je revenais le lendemain et le surlendemain. Je me postais en face de la maison du type, jusqu'à ce que j'entrevoie sa femme, ses enfants, leur chien parfois. Plus souvent un chat quelconque. Je me demandais : cette femme, je pourrais l'aimer (je veux dire vivre avec elle longtemps), lui faire l'amour, respirer son haleine du matin, manger sa cuisine, jour après jour ? Et les enfants : sont-ils énervés, énervants, intelligents ? À quoi s'intéressent-ils? Si les enfants, ou même un seul d'entre eux, étaient obèses, je m'en allais (enfant, j'étais gros – ma mère me le rappelait souvent). S'ils ne l'étaient pas, et si par ailleurs ils avaient au moins une fille, je revenais. Et je les observais, même le chien ou le chat. Par beau temps, je passais des heures à les observer. À essayer de comprendre pourquoi ce type ce n'était pas moi. Moi, oui moi, qui étais libre de devenir n'importe qui. Mais tout cela était un piège, je le savais. Je m'en rendais compte tous les soirs en rentrant chez moi. Je pensais à mon type, et je lui enviais sa femme, sa maison, ses enfants, ses vacances aussi, quand je les avais vus partir dans leur fourgonnette pleine à craquer. Avec les vélos attachés sur le toit et le chien qui jappait en humectant de son museau la lunette arrière de la fourgonnette. Voyez-vous, je n'ai jamais eu de vie de famille, tout simplement parce que je n'avais pas de famille. Ma femme est infirmière… Était infirmière. En fait, elle est toujours infirmière, mais elle n'est plus ma femme. Depuis quatre ans. Elle est rentrée chez elle, dans le Bas-Saint-Laurent. Le plus souvent, elle travaillait la nuit. Elle préférait travailler la nuit. J'ai dû m'y faire. À la fin, je préférais qu'elle travaille la nuit ; j'étais plus libre. Mais au début, j'avais de quoi envier n'importe quel homme qui avait une vie normale, qui se réveille le matin à côté de sa femme. Elle ne voulait pas d'enfants parce que, disait-elle, les enfants sont toujours malades. Alors nous n'avons pas eu de famille. Remarquez, cela n'excuse en rien ce que j'ai fait. Pendant

tout ce temps que je passais à m'insinuer dans la vie des gens, ce piège dont je vous ai parlé, il se refermait sur moi. Car je devenais de plus en plus exigeant : une femme exceptionnellement belle, ou une voiture allemande, ou une maison victorienne au cœur de la vieille ville. Cela rendait la comparaison avec mon ancienne vie intenable. Je sentais mon existence se dissoudre dans le néant, alors que celle de mon alter ego du moment occupait toute la place. Ma propre vie se déroulait désormais dans l'antichambre de celle des autres, dans l'attente d'une impossible substitution dans leur destinée. Vous comprenez : je n'étais plus libre d'être moi-même. Ma vie ne m'intéressait plus : c'était devenu un intérim insupportable. J'ai donc dû faire un choix : la vie de ce type, celui de la rue Des Lauriers, me paraissait convenable. Mais comme vous le savez, Monsieur le Juge, rien ne se passe jamais comme prévu. Voilà. Je ne saurais vous en dire davantage sans inventer des histoires. Maintenant, libre à vous de faire de ma vie ce que vous voulez : ce sera tellement plus facile.